

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

La place forte mouvante

Voici donc, depuis un mois, notre *Libertaire* quotidien. Il est enfin, dans ce pays, pour les anarchistes, pour les prolétaires, soucieux d'émancipation et pour tous les êtres qui aiment la liberté de l'esprit et le courage des gestes, l'assurance qu'une voix s'élève chaque jour afin de dire les faits sans qu'aucune considération d'ordre social ou moral puisse nous en empêcher, afin de les commenter en dépit des autorités, afin d'en illustrer nos idées sur une méthode de vie sans obligation ni sanction.

Hier, nous avons, quoi qu'il pût nous en coûter, révélé tout ce que nous savions sur les dernières heures de Philippe Daudet, anarchiste. Nous savions que nous risquions de voir se dresser contre nous toutes les forces mauvaises d'une famille et d'un Etat. Nous avons déposé. Et nous n'avons pas à le regretter. Tous les hommes d'intelligence et de cœur ont été avec nous.

Il y a quelques jours nous avons affronté la même coalition. Pour sauver Germaine Berton pour la faire comprendre, pour la faire aimer, nous n'avons pas ménagé nos forces. Et nous avons vaincu. L'opinion publique s'est serrée autour du *Libertaire* pendant cette semaine de procès. Les jurés ont entendu. Ils ont acquitté.

Enfin voici l'*Action Française* à terre, plus bas que terre. Grâce à notre campagne acharnée, grâce à notre quotidien délibérément placé comme un rempart, devant le corps de la jeune fille qui abattit le chef des camelots du roi, le fascisme ne sera pas victorieux en France. La Révolution fera son chemin dans les esprits, en attendant l'heure des batailles décisives.

Ce faisant, le *Libertaire* ne travaille pas que pour ce pays. Avec sa parution quotidienne, il a la prétention d'être la place forte mouvante de l'Anarchie, dans le monde entier. Déjà, notre camarade Virgilia d'Andrea, la brave compagnie d'Armando Borghi, vous a dit tout ce qu'elle espérait de l'acquittement de Germaine Berton pour la renaissance du mouvement révolutionnaire en Italie. Elle a vu très clairement que Mussolini ne peut vivre en maître qu'avec l'espérance du triomphe de ses congénères dans les pays voisins de celui qu'il opprime. La débâcle de Léon Daudet en France, c'est le commencement de la fin du pire de Montecitorio... et c'est une aurore pour les vieux jours de notre cher Malatesta...

En Espagne, Mateu et Mateu attendent tout de nous. Quand le *Libertaire* ne paraissait qu'une fois par semaine, que pouvions-nous pour ces martyrs ? Hélas ! bien peu de chose. Si l'*Humanité* nous boudait, quel meeting pouvions-nous sérieusement organiser ? Si le Parti Communiste nous refusait le concours de son organe, de quelle démonstration de rue pouvions-nous prendre l'initiative, alors que nous devions attendre une semaine avant de pouvoir appeler à nous les hommes de bonne volonté.

Compagnons d'Espagne qui ployez — hélas ! — sous le poids de la botte de Primo de Rivera, ne perdez pas courage. Enfin, voici votre quotidien. *Libertaire* est à votre disposition pour vous aider, chaque jour, à la résistance contre les forces qui veulent vous anéantir. Syndicalistes de la C.N.T., nous vous défendrons. Que les coups viennent de Madrid ou de Mos-

cou, nous serons là pour vous aider à les parer. Et si *Solidaridad Obrera* doit subir l'ignoble censure dictitaire, votre *Libertaire* saura bien traduire votre pensée, librement, à ses risques et périls, pour que vos frères du monde entier viennent à votre aide.

En Allemagne, les prolétaires manuel ou intellectuels qui n'entendent pas plus se militariser au service de l'Etat rouge qu'au service de l'Empire du Kaiser, ou qu'à celui de la République socialo-capitaliste, nos camarades syndicalo-anarchistes de la F.A.U.D. et tous ceux du peuple allemand qui sont las de crever de faim pour les beaux yeux des politiciens de toutes couleurs, ils peuvent tous compter sur leur *Libertaire* pour se faire le porte-voix de leur révolte et pour s'opposer à la guerre que nos nationalistes voudraient déclencher contre leur impuissance.

En Amérique, tous les copains réfugiés là-bas, dans le Nord ou dans le Sud, savent bien que le *Libertaire* quotidien, c'est pour eux la lueur du retour prochain, l'amnistie générale qui s'impose.

Et les travailleurs des I.W.W. se feront un devoir de nous soutenir, de renforcer notre position, de nous permettre d'intensifier notre propagande libertaire, car nous voici placés, ici, en France, à moitié chemin entre New-York et Moscou. En face du grand journal d'information communiste, il faut à Paris, un grand journal d'information anarchiste. La libération du prolétariat international en dépend.

Car c'est le peuple russe qui attend de nous la possibilité de continuer sa révolution jusqu'à la Révolution totalement émancipatrice de l'individu-producteur.

Camarades anarchistes, prisonniers dans les geôles bolchevistes, déportés en Sibérie, exilés en Allemagne et en Amérique, à nos chers compagnons qui portez en vous l'âme du vieux Bakounine, voici votre *Libertaire* quotidiennement dressé contre toutes les citadelles d'autorité, contre toutes les institutions gouvernementales, contre tous les pouvoirs d'Etat, afin que l'Anarchie soit en fait pour les peuples libérés.

Le *Libertaire* quotidien doit être le point de contact de tous les réfractaires, universellement. De tous les points de la terre les concours doivent lui parvenir, afin qu'il puisse, à son tour, porter l'esprit de révolte, comme un souffle irrésistible, à tous les coins du vaste monde.

LE LIBERTAIRE.

Pour faire aboutir notre emprunt
Voyez en quatrième page,
notre Bulletin de Souscription

A NOS ABONNÉS

Le service des abonnements est fait avec le plus grand soin.

Seule l'administration des postes devra être rendue responsable des retards qui pourront se produire. Que nos abonnés ne craignent donc pas d'adresser, lorsqu'il le faudra, des réclamations répétées aux services intéressés.

De notre côté, sur simple demande de nos abonnés, nous leur fournissons les numéros qui auraient été « égarés », en route.

L'ADMINISTRATION.

L'HÉROIQUE PORC ROYAL



— Là-dedans, je suis au moins bâtar à l'aise, il n'y a pas de risque.

MATEU ET NICOLAU vont être à nouveau jugés !

Nos deux camarades, détenus depuis plus de deux ans et demi, vont être à nouveau traduits devant le tribunal suprême.

On se souvient de l'horrible sentence prononcée il y a deux mois contre ces deux innocents : sans aucune preuve de leur culpabilité — ce n'est pas eux qui ont assassiné Dato — un tribunal d'exception les condamna à mort.

Depuis ce jour où les fonctionnaires dévoués à Primo de Rivera osèrent rendre contre deux innocents un verdict aussi atroce, nos deux camarades attendaient qu'on décidaient de leur sort.

Nous ne connaissons pas encore la date à laquelle s'ouvriront les débats de ce procès : il est à prévoir que ce sera sous peu, nous ne disposons donc que d'un temps très court pour faire la propagande qui s'impose en faveur de ces deux innocents.

Raymond Casanellas, le véritable responsable de la mort de l'ex-Premier espagnol, s'est dénoncé lui-même. Il est en Russie et ne peut être extradé.

Est-ce de rage de ne pouvoir lui mettre la main au collet que les fascistes espagnols veulent se retrouver sur deux hommes dont le seul crime est de n'avoir jamais renié leurs idées et d'être de bons militants ?

C'est possible. Toutefois, il ne faudrait pas que des innocents payent pour un autre dont la sécurité est assurée.

Cela, les hommes de cœur de tous les pays ne le permettraient pas, l'exécution d'une telle sentence serait un défi lancé à la justice et à l'humanité.

Sous les regards satisfais de Primo de Rivera, dictateur et bourreau, la réaction s'en donne à cœur joie en Espagne.

Le 27 décembre, un journal paraissait avec sa première page blanche par les soins de l'*Anastasia* espagnole.

Ce journal, c'était, bien entendu, un journal révolutionnaire : « Solidaridad obrera ».

Les arrestations, bien entendu, se multiplient : à Barcelone, deux cents camarades furent arrêtés il y a quelques jours.

Paulino Diez, le Secrétaire de la Confédération Nationale du Travail est du nombre : c'est à Malaga que ce mauvais coup fut accompli.

Dans bon nombre de localités, des militants syndicalistes ont subi le même sort que le Secrétaire confédéral, notamment à Séville.

Contre le Secrétaire du Syndicat Minier de Viscaya, Bulejos, des poursuites sont engagées.

Le Secrétaire Général du Parti communiste, César R. Gonzalez, s'est vu octroyer deux ans et quatre mois de prison pour un article antimilitariste.

Et ce n'est pas tout : ce militant a encore trois autres procès sous les bras.

On voit, par ces renseignements, combien la réaction est puissante par delà les Pyrénées, on se rend compte que nous ne serons jamais trop de protestataires, dans le monde ouvrier, pour arracher à la mort deux innocents.

Nous n'avons pas besoin de rappeler la campagne de longue haleine que nous engageâmes durant deux mois, dans notre *Libertaire* hebdomadaire, pour Mateu et Nicolau. Seules dans la presse, pendant plus d'un mois, nous revînmes à la charge chaque semaine pour attirer non seulement l'attention de l'opinion publique, mais encore dans le but de déclencher un formidable mouvement de sympathie susceptible de faire reculer les criminels.

Notre *Libertaire* hebdomadaire a fait de la bonne besogne : c'est indéniable.

Qui n'a pas de puissance de notre *Libertaire* quotidien qui, déjà s'affirme, et qu'on comprend que notre organe, qui fut si utile pendant le procès de Germaine Berton, peut œuvrer pour le seul verdict de justice qui s'impose pour Mateu et Nicolau : l'acquittement.

« Comme pour Germaine Berton, quelques jours avant sa libération, nous devons dire : Mateu et Nicolau seront sauvés !

A-COTÉS

Dindes et... dindons

Christmas qui, dans un même repas, unit le culte de Dieu à celui de la famille, semblait ne pouvoir point se passer, sans une sorte de sacrifice, des attributs chers à la traditionnaliste Angleterre.

Les mercantis en abusèrent. La dinde connut des prix à vous donner des crampes d'estomac.

El voici ce qui arriva : les ménagères, rompant délibérément la tradition, laissèrent les dindes sur le carreau. Il s'en perdit des milliers dont les marchands, dindons de la farce, firent les frais.

Si les bons consommateurs usaient de temps en temps de cette grève brusquée, boycottant tout à coup tel produit trop encin aux ascensions fantaisistes, il y aurait quelque consolation à voir le marchand pleurer son cher argent perdu. Peut-être même en résulterait-il un commencement de sagesse, à défaut d'une incompatible honnêteté.

Et quand ces messieurs du Parlement viendraient nous remontrer que nous sabotons l'industrie nationale, sacrée et patriote, il nous resterait à les prier de renoncer au métier, leurs lois de fructueuse complicité.

Mais les consommateurs sont des gens doués de sagesse. Ils sont électeurs. Ça leur suffit. — CHAB.

Elle déborde !

La crue de la Seine prend maintenant des proportions inquiétantes, d'autant plus que la pluie, après une courte trêve, s'est remise à tomber de plus belle.

Il a tant plu qu'on ne sait plus Dans quel pays il a le plus plu !

Veut-on une preuve de ce que nous avions ?

En banlieue, la situation est critique. Depuis avant-hier matin, la Marne a monté de 30 centimètres.

L'avenue des Peupliers, à Bry-sur-Marne, est inondée sur une longueur de 60 mètres.

A Saint-Maur, on a procédé, hier matin, à l'évacuation d'une quinzaine de familles, la Marne ayant monté de 15 centimètres et inondant les quais.

A Alfort, sur 50 mètres, le quai est submergé. Une pompe est installée à l'île Saint-Pierre.

A la Bosse-de-Marne, l'eau envahit les quais.

A Ivry, l'échelle du Port-à-l'Anglais est à 8 m. 17.

A Puteaux, hausse au pont de Bezons : 5 m. 05.

A Nanterre, on va sans doute évacuer huit familles de la rue de Sartrouville.

Au pont de Suresnes, la cote est de 7 m. 65.

A Saint-Ouen, hausse de 28 centimètres. Quatre ménages ont été évacués.

A Saint-Denis, hausse de 20 centimètres.

Le quai d'Asnières est envahi à la hauteur de rue du Maine.

A Villeneuve-la-Garenne, la Seine a monté de 8 centimètres ; au Petit-Gennevilliers, de 10 centimètres ; à Clifly, de 20 centimètres ; à Courbevoie, de 10 centimètres, et à Colombes, de 12 centimètres.

La situation dans Paris, si elle est moins grave qu'en banlieue, n'est pas très rassurante.

20 centimètres d'eau dans les caves des immeubles 13 et 13 bis, rue Payne.

Aux stations du Métro Beaugrenelle et Javel, les pompes fonctionnent, mais la circulation des trains se poursuit normalement.

Dans le quinzième arrondissement, la Seine a monté de 20 centimètres : la chaussée sous le pont du chemin de fer Bas-Meudon est inondée : 5 centimètres d'eau.

Hier matin, à 8 heures, au pont d'Austerlitz, la cote était de 5 m. 66.

Dans le onzième arrondissement, 35 centimètres d'augmentation depuis avant-hier soir.

Dans le treizième, nouvelle hausse de 10 centimètres.

NOMBREUSES INFILTRATIONS DANS LES CAVEAUX DU QUAI SAINT-VICTOR.

La berge du quai Saint-Bernard est presque recouverte.

Au port de Bercy, l'eau « rigole » — et comment ! — sur le trottoir. L'eau est à 1 m. 20 au-dessous du parapet.

Et l'Office météorologique annonce de la pluie, encore de la pluie.

« Tout va bien », disent les officiels.

Paris entre deux eaux

Il pleut, il pleut... Paris se mire au long de ses trottoirs luisants. La chaussée éclaboussée et les maisons sont mornes, avec leurs façades ruisseantes. Il pluie. Les gens se hâtent, les chevaux glissent. La rumeur de la ville s'est adoucie. Le ciel est gris, gris-noir, et les nuages semblent des lambeaux d'ouate sale. Il pleut. Une pluie fine et ténue qui pénètre la chair. Et c'est dans ce décor que Paris apparaît peut-être sous sa véritable physionomie. Paris n'est pas Paris, sous le soleil. Il faut à la Ville ces temps moroses ou pluvieux. Paris est une femme qui n'est pas belle quand elle rit.

Et là-bas, vers les quais, la Seine roule, impétueuse, ses eaux chargées de terre. Le légendaire zouave, stoïque, n'a pas bronché. Il continue sa faction malgré la carese froide de l'eau.

Les chalands, étonnés, regardent les rives s'affaissent lentement. Les grues replient leurs bras de fer auprès des ballots détrempés. Les sirènes se taisent. Tout travail a cessé. Seuls, de loin en loin, quelques hommes s'efforcent, avec des gaffes, de ramener vers la rive les planches qui s'en vont à la dérive. On sent peser un silence humide et froid qui vous glace, entre les épaules, comme un linge mouillé.

Et là-bas, vers les quais, la Seine roule, impétueuse, ses eaux chargées de terre. Le légendaire zouave, stoïque, n'a pas bronché. Il continue sa faction malgré la carese froide de l'eau.

Les chalands, étonnés, regardent les rives s'affaissent lentement. Les grues

consent à entretenir quelque temps pour leur apprendre à la défendre si elle était de nouveau menacée.

Les hommes évoluent ainsi vers le Progrès, chacun couvrant dans sa propre sphère, selon ses propres moyens. Sans doute, il y a des tribunaux et des prisons, mais ce sont les mécontents et les indisciplinés qui les rendent nécessaires. Avec ses défauts, l'établissement de cet état de choses a demandé des siècles, peut-être. C'est la civilisation imparfaite mais perfectible, la civilisation dont tu ne pourras t'échapper qu'en rétrogradant et jusqu'où ?

Dans nos vastes ateliers, je n'aperçois moi, que des troupeaux d'esclaves exécutant avec monotone, comme des rites, les mêmes gestes devant les mêmes engins, des esclaves qui ont perdu toute initiative et à qui l'énergie individuelle manquera toujours plus, puisque le risque semble de moins en moins constituer une des conditions de l'existence humaine. Du haut en bas de l'échelle administrative, je vois circuler un mot d'ordre : étouffer l'initiative individuelle.

J'entends bien, le soir, vos ouvriers qui chantent, mais c'est d'une voix avinée, après avoir fait halte aux cabarets qui remplissent les abords de nos grandes fabriques. Les voix qui montent de vos écoles, ce sont des voix d'enfants mornes et ennuisés qui refoulent mal le besoin de courir, d'escalader les haies et de grimper sur les arbres. Sous l'uniforme de nos soldats, j'aperçois des êtres chez lesquels on tente d'annihiler tout sentiment de dignité individuelle. Discipliner la volonté, mater l'énergie, restreindre l'initiative, voilà pourquoi et à quel prix subiste votre société. Et ceux qui ne veulent pas plier, vous en avez peur, tellement peur, que vous les jetez au fond des cachots. Entre votre civilisé du vingtième siècle, dont la seule préoccupation semble être de s'éviter l'effort nécessaire au maintien de son existence en se reposant sur autrui et l'homme « vêtu de peaux de bêtes », je me demande de quel côté penche la balance ? Cela-ci, ne craignait pas, lui, le risque ; il ne connaissait pas l'usine ni la caserne. Ni l'assommoir, ni la maison de prostitution. Pas plus que la prison ou l'école. Vous avez bien gardé ses préjugés et ses superstitions, en en modifiant l'aspect. Mais vous n'avez plus son énergie, ni son courage, ni sa franchise.

Je conviens que le tableau de la société actuelle présente quelques ombres. Mais il est des hommes généreux qui cherchent à introduire plus d'équité et de justice dans son fonctionnement. Ils recrutent des partisans ; demain peut-être ils seront le plus grand nombre, l'irrésistible majorité. Ne t'en va pas par les sentiers perdus ; arbore des principes, suis une méthode. Crois-en ma vieille expérience : le succès n'accompagne que ce qu'on accomplit systématiquement. La science te dira qu'il faut régulariser sa vie. En son nom, hygiénistes biologistes, biologistes, médecins, te fourniront les formules nécessaires à la prolongation et à la félicité de ton existence. Sans principe, sans autorité, sans discipline, sans programme, c'est l'incohérence.

Je ne veux pas de votre discipline. Et mes expériences, j'entends les faire moi-même. C'est d'elles et non des vôtres que je tirerai ma règle de conduite. Je veux « vivre ma vie ». J'ai horreur des esclaves et des laquais. Je déteste qui domine et qui se laisse dominer, me répugne. Et celui qui consent à courber le dos sous le feu de ne vaut pas mieux que celui qui le tient. J'aime le risque, moi, l'imprévu, l'incertain. Je veux l'aventure et je fais fi du succès. Je hais votre société de fonctionnaires et d'administrés, de millionnaires et de mendians. Je ne veux pas m'adapter à vos mœurs hypocrites et à vos coutumes polies. Je veux tenter de vivre mes enthousiasmes sous le plein air de la liberté. Vos rues au cordeau me torturent le regard et vos bâtiments uniformes font bouillir d'impatience le sang de mes veines. J'ignore où je vais. Et cela me suffit. Je vais droit mon chemin, au fil de mes caprices, me transformant sans cesse et point semblable à ce que je serai plus tard. Je vais et ne veux point être tondue sous le ciseau d'un commentateur unique. Je suis amarale. Je vais devant moi, éternellement ardente et passionnée me donnant au premier venu qui me porte à la peau. Au cheminée en haillons et me refusant au savant morose qui voudrait réglementer la longueur de mes pas. Ou au doctrinaire qui voudrait me débiter en règles ou en formules. Je ne suis pas une intellectuelle, moi ; je suis une femme. Une femme qui vibre aux élans de la nature et aux paroles d'amour. J'ai la haine des entraves et j'aime me promener nue, la chair caressée par les rayons du soleil voluptueux. Et votre société, ô vieillard, peu m'importe qu'elle se brise en mille morceaux, pourvu que je « vive ma vie ».

Qui es-tu donc, ô fille attrayante comme le mystère et sauvage comme l'instinct lui-même ?

— Je suis l'anarchie.

E. ARMAND

A nos camarades de Paris et de Province

Nous les prions de nous aider à deux points de vue :

1^e Nous envoyer des articles ou nous renseigner sur ce qu'ils pensent ou sur ce qu'ils voient dans la bataille sociale, afin que le LIBERTAIRE quotidien traduise de mieux en mieux, comme il en a l'intention, l'action et la pensée des travailleurs ;

2^e Diffuser le LIBERTAIRE en faisant adhérer les Syndicats, Coopératives, Groupes divers ; en le vendant aux réunions, aux manifestations, à la sortie des usines ; en intervenant auprès des marchands de journaux.

Le LIBERTAIRE quotidien doit être vivant et intéressant, prospère et répandu. Nous comptons, pour cela, sur nos nombreux camarades de Paris et de province.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos ♦♦♦ d'un Paria

Voilà que le zouave du pont de l'Alma assiste une fois de plus et avec une impossibilité de pierre, à la montée progressive des eaux de la Seine. Les quais commencent à être inondés. Des pompes sont installées en toute hâte devant les immenses menaces par les infiltrations. Des travauages sont interrompus, réduisant au chômage de nombreux ouvriers. Des riverains ont dû s'enfuir devant le flot envahissant.

Dans d'autres départements, en Seine-et-Marne, dans l'Yonne, en Seine-et-Oise, dans le Mâconnais, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Aussi les journaux qui signalent ces choses vont-ils une fois de plus reproduire les discours mirifiques que ne manqueront pas de prononcer à cette occasion des personnages d'une compétence indiscutable. On va remettre en question les projets qui depuis de longues années reviennent automatiquement sur l'eau quand les rivières débordent. Comme d'habitude, nos « édiles » parleront beaucoup et ne feront rien. Car on trouver l'argent pour organiser la défense contre les éléments naturels qui pourraient avoir prouvé en cette année de grâce 1923 combien ils étaient redoutables ?

Ah ! s'il s'agissait de trouver quelques centaines de millions pour les avancer à nos amis Polonais, Roumains ou Tchécoslovaques, le gouvernement de la République française aurait vite fait de se débrouiller.

S'il s'agissait de trouver des fonds pour construire quelques douzaines d'indispensables, genre Dixmude, des cuirassés, des sous-marins, des avions, des tanks, des canons, ce serait une autre paire de manches.

Pour équiper, armer et nourrir en vue du meurtre, des hommes, pour assurer la suprématie d'un clan quelconque d'industriels ou de financiers, les représentants du peuple, unis dans une commune ardeur patriotique, votent à tour de bras des crédits, dont naturellement une partie leur revient sous forme de commission.

Dans notre belle société tout est organisé pour la mort, rien pour la vie. Toutes les découvertes scientifiques, que ce soit en physique, mécanique, chimie, etc., sont étudiées, orientées, développées en vue de la création ou du perfectionnement des éléments.

On comprend l'appréhension du savant Pierre Curie, qui craignait que le produit de sa découverte ne devint très dangereux pour l'humanité, tombant « entre les mains des grands criminels qui entraînent les peuples vers la guerre ».

La nature n'a pas ménagé les avertissements. Là, c'est un volcan qui subitement se met en éruption et dont la lave incendiaire répand sur un immense territoire la misère et la mort. Ailleurs, c'est un tremblement de terre qui cause la plus grande catastrophe et qui en quelques heures tue autant de monde que les plus beaux calculs de nos hommes de guerre en plusieurs années. Ici c'est la tempête, l'avalanche, l'inondation qui à l'improviste causent leurs ravages.

Le volcan s'étant momentanément calmé, la terre ayant cessé de trembler, le fleuve rentré dans son lit, le stupide animal qui est l'être humain, rebâti sa maison ou réintègre ses frusques dans son logement dévasté, et tel le zouave il attend... Mais le zouave, lui, a une excuse.

Le populo en a-t-il une d'excuse, lui qui peut se rendre compte à chaque occasion de la mauvaise volonté, de l'impuissance même des gouvernements dans la lutte contre les fléaux naturels ; alors qu'il les voit apporter tous leurs soins, diriger toutes les ressources d'un pays pour créer l'ignoble fléau qu'est la guerre ?

Il y a pourtant des mesures à prendre, des travaux à exécuter, des appareils susceptibles tout au moins d'annoncer la venue de tel ou tel cataclysme. Les prières à François de Sales viennent de prouver leur inefficacité. Mise au service du progrès humain, de l'intérêt humain, de la vie, mieux-être, la science est appelée à rendre des services inappréciables.

Mais le régime que nous subissons est basé sur la contrainte, l'injustice, le meurtre. Il met la science au service de la haine.

Nous voudrions, nous, qu'elle fût employée pour l'amour. Nous sommes vraiment de bien dangereux maléfiques.

Pierre MUALDES.

Celui qui reçoit les gifles

Indigné de la goujaterie littéraire d'un Clément Vautel qui n'a d'égal que sa goujaterie sociale, le brave Dullin s'exclame dans les Nouvelles littéraires :

Le public subit une lamentable réaction. Ce n'est pas en vain que, dans un grand quotidien, un certain Clément Vautel ose insister, sans recevoir une paire de claques, Dabulaire et Stendhal.

Dullin a bien raison. Mais ne croit-il pas que le pire Vautel s'est suffisamment exercé dans les colonnes du journal à jouer le rôle de « Celui qui reçoit les gifles » pour qu'une claque de plus ou de moins le laisse bien différent ?

— Eh bien ! nous ferons appel à son ami Charles Maurras pour qu'il lui fasse infliger une « correction mesurée ».

○○○

...vaut bien une messe.

Monsieur Marcel Sauvage, ancien rédacteur de la *Méline*, journal anarchiste-individueliste... Monsieur Marcel Sauvage qui accepta des mains blémies du pauvre Chardon le noble héritage de l'œuvre réfractaire pour la laisser sombrer, par dilettantisme, peu de temps après. Monsieur Marcel Sauvage qui n'avait pas dans son éphémère pamphlet l'*Un*, assez de sévérité pour ceux qui « se prosternent » en faisant quelques concessions à « La masse... » Monsieur Marcel Sauvage collabore à *l'Intransigeant-journal de Paris*.

Et c'est ainsi qu'ici la signature du rénegat s'établait dans la même colonne où M.

La Vie des Lettres

León Baiby exige « le paiement des réparations. »

Oh ! littérature que de bassesses l'on connaît en ton nom.

Fernand Divoire... Marcel Sauvage... les deux poètes font la paire de l'arbres, au 12 de la rue du Croissant.

○○○

M. Paul Bourget et l'anarchie

Il paraît, d'après le *Quotidien*, que M. Paul Bourget aurait vainement tenté de voir notre amie Germaine Berton pendant qu'elle était à Saint-Lazare et qu'il aurait suivi le procès de notre camarade avec une extrême attention. Tout cela parce que M. Paul Bourget préparerait un roman sur l'anarchie et les meilleurs anarchistes.

Que diable va-t-il sortir de la cervelle de M. Paul Bourget ?...

Il paraît également que M. Henry Bourdieu assistait au procès avec M. Paul Bourget. Aurait-il l'intention, lui aussi, de faire un roman sur les « mœurs anarchistes ? »

Cela vaudrait certainement la peine d'être lu !

○○○

Tout s'explique

Le Théâtre Confédéral, créé avec le concours dévoué de la C. G. T. U., au temps où elle n'appartenait pas encore aux moscoutraines survécut pas longtemps à l'ancienne Commission Administrative défaite à Saint-Étienne.

Les nouveaux dirigeants de la C. G. T. U. se vengeront — bien petitement — de leurs prédecesseurs en faisant sombrer une œuvre qui n'était pas leur œuvre à eux.

Tout au moins on pouvait croire jusqu'à présent que c'était seulement par bas esprit de vengeance qu'ils avaient ainsi agi.

Il paraît qu'autre chose motivait leur conduite : l'esprit de boutique.

Effectivement, le champ libre laissé par la disparition du Théâtre Confédéral est en ce moment exploité par le Parti Communiste qui vient de lancer le Théâtre Fédéral et de l'abriter dans les locaux de la Maison des syndicats.

Hein ! qu'en dites-vous syndiqués ?

○○○

Recommence donc !

Onze boulangers de Saint-Jean-d'Angely ont été condamnés à huit jours de prison avec sursis et 300 francs d'amende, pour s'être refusé à vendre leur pain au prix fixé, et s'être concertés pour ne le livrer qu'à un prix supérieur.

Trois cents francs d'amende pour quelques milliers de francs de bénéfices réalisés, ce n'est vraiment pas trop cher, et ces sympathiques mercants pourront recommencer de main le petit trafic sans crainte de faire banqueroute.

Marcel Millet est un rare tempérament de poète. Dans le *Quotidien*, Noël Garnier lui consacre une courte étude. En voici un passage. Puisse-t-il faire un peu connaître l'écrivain que son indépendance a toujours tenu à l'écart des intrigues ; voici Marcel Millet :

« Grand, mince, presque frêle, blond, le cheveu déjà rare. Les cicatrices de la vie se sont inscrites autour de l'arc de la bouche. Mais les yeux trop clairs laissent transparaître la lumiére d'une âme éternellement jeune. Naïve, certes non. « Nous ne serons pas dupes », a-t-il écrit quelque part. Je rectifie : « Nous serons dupes, volontairement, toutes les fois que la pitie l'exigera. Et nous savons quelle est insatiable... » C'est ce que Marcel Millet a voulu dire.

Ce sage qui vit loin de Paris, désormais, entre sa femme et son fils Claude, dans sa petite maison rose aux volets verts, fleurie d'un jardin de curé, n'a pourtant que trente-cinq ans...

Mais les années comptent double — comme disent les militaires — quand le cœur est de toutes les bagarres.

Le cœur « en » a été.

A dix-huit ans, Marcel Millet s'enfuit du lycée où il étudiait la philosophie. Il ne le propose pas en exemple. Je conte son histoire simplement. Il suit une troupe de comédiens errants. La « Compagnie Patalogue », qui joue le grand drame, « Les Deux Soeurs », « La Porteuse de Pain », etc., sous les plafonds des prostituées et familles abortives (Emilio Gómez). — En marge des compressions sociales. — Parmi ce qui se publie, *Les compagnons*, — *A propos de Noël* (Dr. A. Robert), — *La prostitution de la prostitution* (Dr. A. Robertson-Proschowsky). — *Avis et communications*. — Le numéro : 25 centimes. — S'adresser à E. Arnauld, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Marcel Millet est un rare tempérament de poète. Dans le *Quotidien*, Noël Garnier lui consacre une courte étude. En voici un passage. Puisse-t-il faire un peu connaître l'écrivain que son indépendance a toujours tenu à l'écart des intrigues ; voici Marcel Millet :

« Grand, mince, presque frêle, blond, le cheveu déjà rare. Les cicatrices de la vie se sont inscrites autour de l'arc de la bouche. Mais les yeux trop clairs laissent transparaître la lumiére d'une âme éternellement jeune. Naïve, certes non. « Nous ne serons pas dupes », a-t-il écrit quelque part. Je rectifie : « Nous serons dupes, volontairement, toutes les fois que la pitie l'exigera. Et nous savons quelle est insatiable... » C'est ce que Marcel Millet a voulu dire.

Ce sage qui vit loin de Paris, désormais, entre sa femme et son fils Claude, dans sa petite maison rose aux volets verts, fleurie d'un jardin de curé, n'a pourtant que trente-cinq ans...

Mais les années comptent double — comme disent les militaires — quand le cœur est de toutes les bagarres.

Le cœur « en » a été.

A dix-huit ans, Marcel Millet s'enfuit du lycée où il étudiait la philosophie. Il ne le propose pas en exemple. Je conte son histoire simplement. Il suit une troupe de comédiens errants. La « Compagnie Patalogue », qui joue le grand drame, « Les Deux Soeurs », « La Porteuse de Pain », etc., sous les plafonds des prostituées et familles abortives (Emilio Gómez). — En marge des compressions sociales. — Parmi ce qui se publie, *Les compagnons*, — *A propos de Noël* (Dr. A. Robert), — *La prostitution de la prostitution* (Dr. A. Robertson-Proschowsky). — *Avis et communications*. — Le numéro : 25 centimes. — S'adresser à E. Arnauld, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Marcel Millet est un rare tempérament de poète. Dans le *Quotidien*, Noël Garnier lui consacre une courte étude. En voici un passage. Puisse-t-il faire un peu connaître l'écrivain que son indépendance a toujours tenu à l'écart des intrigues ; voici Marcel Millet :

« Grand, mince, presque frêle, blond, le cheveu déjà rare. Les cicatrices de la vie se sont inscrites autour de l'arc de la bouche. Mais les yeux trop clairs laissent transparaître la lumiére d'une âme éternellement jeune. Naïve, certes non. « Nous ne serons pas dupes », a-t-il écrit quelque part. Je rectifie : « Nous serons dupes, volontairement, toutes les fois que la pitie l'exigera. Et nous savons quelle est insatiable... » C'est ce que Marcel Millet a voulu dire.

Ce sage qui vit loin de Paris, désormais, entre sa femme et son fils Claude, dans sa petite maison rose aux volets verts, fleurie d'un jardin de curé, n'a pourtant que trente-cinq ans...

Mais les années comptent double — comme disent les militaires — quand le cœur est de toutes les bagarres.

Le cœur « en » a été.

A dix-huit ans, Marcel Millet s'enfuit du lycée où il étudiait la philosophie. Il ne le propose pas en exemple. Je conte son histoire simplement. Il suit une troupe de comédiens errants. La « Compagnie Patalogue », qui joue le grand drame, « Les Deux Soeurs », « La Porteuse de Pain », etc., sous

A travers le Pays

AU HAVRE

Une ignoble comédie

Il nous sera donc impossible de connaître le degré de folie dont est atteint Léon Daudet. Qui continue à exploiter le cadavre de Philippe, cela se conçoit, lui qui s'est spécialisé dans ce genre de commerce, mais que la police à plat ventre soit encore le jouet de ce dément cela nous autorise à tout supposer. Qu'avez-vous donc fait, Messieurs Poincaré, Colrat et Maunoury pour être contraints d'obéir aussi aveuglément à cette Terreur ?...

Le 26 décembre est venu au Havre une recommandation rogatoire pour réenquêter sur le passage de l'infortuné Philippe Daudet, dans notre ville.

Pour la circonstance, on avait trouvé du nouveau... Considérant les groupements anarchistes sur le modèle des ligues de camelots à parapluies, il était logique, pour le dingo Royal, que la conférence qu'était venue faire Colomer le 12 octobre, au Havre (conférence qui avait été retardée faute de salle) ne fut qu'un prétexte...

En réalité, notre ami était venu au Havre, pour préparer l'arrivée de Philippe et son embarquement possible, pas moins... Aussi, il nous fallut, à trois copains et l'hôtelier, qui reçut Colomer et sa compagnie comme des amis, expliquer, par tous les détails, l'emploi du temps de nos deux conspirateurs.

Pauvre Philippe, si j'avais eu le bonheur de le rencontrer et de le comprendre, les monstres auraient un crime de moins sur la conscience, car j'aurais fait l'impossible pour lui faire vivre la vie qu'il rêvait et le soustraire à leurs sales pâtes autoritaires.

PETIT BRETON,
du Groupe du Havre.

LA JUSTICE AU PILORI

C'est sous ce titre que nous avons conté l'effroyable destinée du pharmacien Derval, cet innocent qui endura pendant 24 ans le supplice des travaux forcés et qui vient d'être réhabilité. La rubrique va sans doute continuer, car une nouvelle affaire va être portée au grand jour.

En effet, se basant sur les nouvelles mises au point de la science en ce qui concerne la quantité d'arsenic contenue par le corps humain, M. Louis Martin, sénauteur du Var, vient d'écrire au Garde des Sceaux, pour le prier de vouloir bien saisir la commission instituée par l'article 444 du code d'instruction criminelle, de la révision du procès Lafarge.

D'autre part, M. Louis Martin compte réunir incessamment le comité qui s'était fondé en vue de cette révision, sous sa présidence, avant la guerre.

Nous en apprendrons encore de belles sur la clairvoyance de la justice française.

ELLE NE L'AIMAIT PAS IL LA BLESSE

Blois, 30 décembre. — Hier soir, à Sèvres, le nommé Lambotte Roger, dix-neuf ans, cultivateur à Nouan-sur-Loire, a tiré un coup de revolver sur Mme Trémeau Bérengère, vingt et un ans, gardienne à l'école maternelle de la commune, qui refuse de répondre à ses assiduités.

La jeune fille, blessée à la tête, s'est affaissée.

Croyant l'avoir tuée, Lambotte s'est tiré une balle dans la tête.

Les blessés ont été transportés à l'Hôtel-Dieu de Blois. Lambotte, qui était dans le coma, est mort cette nuit. La victime, qui a subi, ce matin, l'opération du trépan, est dans un état grave.

Cet imbécile n'aurait-il pas mieux fait, plutôt que de blesser une femme qui était libre de ne pas répondre à ses avances, d'aller conter fleurette ailleurs ?

Rien de plus inépt et de plus stupide que ces drames étiquetés « drames passionnels ».

Vive l'amour libre !

LEURS DIVIDENDES

Accident mortel

Montpellier, 30 décembre. — Dans une usine de Bédarieux, un ouvrier, M. Edouard Imbert, âgé de 18 ans, atteint à la tête par un éclat de bois provenant d'une machine à découper, est mort peu après d'une fracture du crâne.

(14) Feuilleton du Libertaire 31-12-23

Le Drapeau Noir

par

Tony RÉVILLON

PREMIERE PARTIE

VI

M. CHAZAL

M. Chazal n'avait pas d'opinion politique, c'est-à-dire qu'il ne faisait pas de différence entre les diverses dynasties qui s'étaient succédé depuis sa majorité. Mais il n'aimait pas la noblesse, haïssait le peuple, et considérait les républicains comme des gens sans cœur, désireux uniquement de prendre les places des autres et de vivre sans travailler. Indifférent en religion, il trouvait bon que les femmes eussent de la piété. Cela les occupait, disait-il, et les retenait toujours un peu. Probé et ponctuel dans la probité à ne pas supporter la pensée d'un paiement en retard, entier dans son droit, convaincu de sa valeur industrielle, assez fier pour ne tenir aucun compte de l'opinion, assez courageux pour suivre inflexiblement sa route une fois qu'il l'avait choisie, ce petit homme était un homme. Aussi ses pairs lui obéissaient.

Délégué des fabricants lorsque le préjet Bouvier-Dumolard les avait invités à s'en-

LES PATRIES SOLIDAIRES

Marseille, 30 décembre. — A bord du paquebot *Ansa*, arrivé ce matin du Maroc, se trouvaient quarante déserteurs de l'armée espagnole. Ces déserteurs ont été reçus entre les mains de leur consul.

La France du Droit, de la Liberté et de la Civilisation ferait mieux, comme on dit, de « s'occuper de ses oignons » et de la paix à ceux qui veulent vivre librement.

UN CHASSEUR TUE

Saint-Etienne, 30 décembre. — M. Joseph Godart, propriétaire près de Saint-Germain-Laval, qui chassait des corbeaux, est tombé sur le sol. Dans sa chute, il a fait partir son fusil dont la charge l'a atteint à la tête.

La mort a été instantanée.

Pluies, Neiges, Inondations, Tempêtes

A LA DERIVE...

Toulon, 30 décembre. — Sous la violence du vent, le transport d'Etat *Indret*, mouillé en rade au coffre 7, a rompu cette nuit sa chaîne et est parti à la dérive. Il a été dressé sur le banc de l'Ane, près de la gosse tour où il s'est échoué.

On a pu le renflouer dans la soirée : il sera conduit dans l'arsenal pour l'examen de sa coque.

LA MER EN COLERE

Lorient, 30 décembre. — Après quelques heures d'accalmie relative, la tempête a repris la nuit dernière et souffle avec violence. Les sémaphores signalent que les navires à l'abri en rade de Belle-Isle, qui avaient pu appareiller, ont dû faire demi-tour.

EN PREVISION DE L'AUGMENTATION DE LA CRUE

Cherbourg, 30 décembre. — Soixante hommes et marins emmenés 19 « berthons » sont partis pour Paris en prévision de l'augmentation de la crue. Ils arriveront à Paris, ce soir.

L'INONDATION S'ETEND PARTOUT

Reims, 30 décembre. — La Marne considérablement grossie par ses affluents, ne forme plus qu'un lac immense. De Vitry-le-François à Châlons, les routes sont submergées en divers endroits et les communautés riveraines sont menacées.

Le préfet a prescrit aux maires les mesures à prendre en cas d'inondations.

A Châlons, les jardins et les maisons des bas quartiers sont sous les eaux depuis 24 heures.

L'Aisne a subi une forte crue. A Attigny, les eaux ont envahi la quartier de la gare qui n'est accessible qu'aux voitures.

ET VOICI LA NEIGE

Troyes, 29 décembre. — Une bousculade de neige sévit depuis ce matin, augmentant encore l'inquiétude des riverains.

Les cours d'eau sont toujours en hausse plus ou moins accentuée. La Seine, cependant, paraît être à Bar-sur-Seine ; par contre elle est à 2 m. 83 à Nogent-sur-Seine, où elle sera à 3 mètres après-demain.

QUI REDOUBLE D'ARDEUR...

Belfort, 30 décembre. — Depuis hier, la neige tombe avec plus d'abondance que jamais. La circulation sur les routes est particulièrement difficile. Plusieurs services de transports en commun par automobiles ont dû être interrompus.

LES FLOCCONS TOMBENT DUR

Rémiremont, 30 décembre. — Après quatre jours de violentes pluies qui avaient fait disparaître la neige amassée en quantité considérable sur les hauteurs, une nouvelle tournée de neige s'est abattue sur la ville qui a été recouverte en quelques heures d'une couche de neige de vingt centimètres.

UN TAPIS BLANC

Saint-Etienne, 30 décembre. — La neige tombe de nouveau en abondance depuis ce matin et forme une couche déjà épaisse.

UNE TEMPETE

Nîmes, 30 décembre. — Un violent malaise qui a soufflé pendant toute la journée d'hier et pendant toute la nuit, a causé des dégâts dans la région de Villeneuve-lès-Avignon.

REPRISE INDIVIDUELLE

New-York, 30 décembre. — Des bandits sont entrés, revolver au poing, dans l'hôtel de ville de Long-Island City. Les employés venaient de sortir. Le caissier était seul dans son bureau.

Les bandits se sont emparés de tout l'argent liquide de la caisse, environ 1.800 dollars, et se sont enfuis.

300 HABITANTS ABANDONNENT LEURS MAISONS

Nevers, 30 décembre. — La pluie et la neige, qui tombent depuis hier soir, ont fait monter encore le niveau de la Loire et de la Nièvre.

A Nevers, 300 habitants ont dû abandonner leurs maisons, et la municipalité fait le nécessaire pour leur procurer un abri. Une grande partie de la ville est sous l'eau. La voie ferrée Nevers-Château-Chinon est coupée près de Cercy-la-Tour.

A Clamecy, l'Yonne envahit les habitations.

Dans le Morvan, les rivières transforment les vallées en lacs, et les paysans doivent fuir devant l'inondation.

Victime d'un mouchard

Rodez, 30 décembre. — A la suite d'une dénonciation, les gendarmes de Montbazens ont procédé à l'arrestation de Mme Sylvie Souyrie, âgée de vingt-quatre ans, domiciliée à Bournazel, sous l'inculpation d'infanticide.

Mme Souyrie a fait des aveux complets. Elle a déclaré que, prise de douleurs, alors qu'elle revenait de la foire de Montbazens, elle s'était réfugiée dans un bois, où elle avait accouché et étranglé son enfant, qu'elle avait ensuite dissimulé sous un tas de branches.

Décidément, la race maudite des Chasseurs n'est pas éteinte en France.

Elle ne disparaît pas sans doute qu'avec la Révolution.

A TRAVERS LE MONDE

ALLEMAGNE

LA REPRESSION EN BAVIERE

Munich, 30 décembre. — Le tribunal a rendu son arrêt dans la poursuite intentée pour « violation de l'ordre public » contre dix membres des sections socialistes d'autoprotection. Trois des accusés ont été condamnés à des peines variant de cinq à dix mois de prison.

BELGIQUE

LA MEUSE QUI GROSST

Namur, 30 décembre. — La Meuse et ses affluents sont en crue. Des inondations sont déjà signalées. Le mouvement ascensionnel des eaux continue.

ESPAGNE

LE MOUVEMENT SEPARATISTE CATALAN

Barcelone, 30 décembre. — Cinq anciens conseillers municipaux ont été arrêtés sous l'inculpation d'avoir voté la motion séparatiste dans l'ancien conseil qui a été dissous par le Directoire.

Cette motion avait été proposée à toutes les municipalités catalanes par l'Association des employés de commerce et votée par quelques municipalités. Pour la même raison, plus de cinquante conseillers ont, dans plusieurs villes catalanes, été mis en prison.

Deux autres ex-conseillers municipaux et plusieurs membres du comité de l'Association des employés de commerce ont été arrêtés et incarcérés.

ETATS-UNIS

REPRISE INDIVIDUELLE

New-York, 30 décembre. — Des bandits sont entrés, revolver au poing, dans l'hôtel de ville de Long-Island City. Les employés venaient de sortir. Le caissier était seul dans son bureau.

Les bandits se sont emparés de tout l'argent liquide de la caisse, environ 1.800 dollars, et se sont enfuis.

JAPON

REACTION OU REVOLUTION ?

Tokio, 30 décembre. — La démission du cabinet est acceptée. Quelle en sera la conséquence pour le peuple japonais ?

anune. Pas un « crapaud », pas une tache ni lui échappait, et il se montrait inflexible sur les retentes. Les ouvriers sortaient de mauvaise humeur et, laissant les apprêts rapporter à l'atelier la pièce et les roquets, ils entraient dans quelque cabé de la rue du Garet ou de la côte Saint-Sébastien boire un verre de beaujolais et faire une partie de cinq-cents. Cela dans les bons jours. Depuis trois ans, la ménage attendait le livre en comptant les heures et, lorsqu'ils sortaient du magasin, les maris ne s'attardaient plus. Les châmage leur laissaient assez de loisirs pour qu'ils ne fussent pas tentés de prendre une heure sur le temps de travail, lorsque par bonheur ils rapportaient le travail à la main.

Le 21 novembre, Fournier, fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa femme, poussa la porte de la cage de M. Chazal et, tout de suite, il aperçut le fabricant au milieu de ses commis, derrière le guichet. Victor était auprès de lui.

— Mon neveu ici !

Fournier réprima un mouvement de surprise, et, mettant son bonnet à la main :

— Je voudrais vous parler, monsieur,

— Eh bien ! causons. De la conversation que nous allons avoir — conversation que je n'ai pas cherchée, mais que je désirais de cette conversation, dis je, dépendra mon consentement ou mon refus.

— Je suis à vos ordres.

— C'est simplement de l'œuvre que vous me demandez ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! causons. De la conversation que nous allons avoir — conversation que je n'ai pas cherchée, mais que je désirais de cette conversation, dis je, dépendra mon consentement ou mon refus.

— Je suis à vos ordres.

— Il y a deux ans, vous étiez les plus

forts. Vous êtes descendus en masse de la Croix-Rousse, et vous avez forcé la garnison à quitter la ville. Enfin, vous nous avez battus.

— C'est vrai, monsieur, mais votre re-

vanche a été prompte. Huit jours après no

tre victoire, le chiffre de la garnison était

triplé. Un mur s'élève maintenant entre

les deux bastions, et les canons de ces bas-

ons sont tournés contre l'Hotel-de-Ville.

Nos réunions sont interdites, nos journaux

L'ACTION ET LA PENSÉE DES TRAVAILLEURS

LE QUATRIÈME CONGRÈS DE L'U. D. DE LA SEINE

Une gestion déplorable

Une orientation néfaste

SEANCE DU MATIN

Dans la grande salle de la Grange-aux-Belles, s'est ouvert hier matin, à 10 heures, le 4^e congrès de l'Union départementale unitaire de la Seine.

Au bureau : président Celaquais, des voyageurs de commerce ; assesseurs, citoyenne Arempuy, des Employés, et De Néquet, du Nord-Sud.

Les trois secrétaires, Chivalié, Raynaud et Brançon sont sur l'estrade.

La C.G.T.U. a délégué le moins déprécié de son bureau, Racamond.

Au pied de la tribune, à une table spéciale, quelques personnages à allure mystérieuse, parmi lesquels Gourdeaux et Sauvage, grands ordonnateurs des commissions dites syndicales du Parti Communiste. Tomasi y sera l'après-midi.

Une adresse de sympathie est votée pour Niclau et Mateu, proposée par les Eisquiers.

Orsetti, de la Chaussure, demande la disjonction de la première question, à savoir qu'on discute le passé d'abord, c'est-à-dire les rapports moral et financier, en y compris le cas de l'Inhalatorium, et qu'on discute sur l'avenir, c'est-à-dire l'orientation.

Ce point de vue est soutenu par Charbonneau, du Bâtiment. Les Municipaux, par l'organe de Nîmes, se rallient à cette proposition qui est acceptée.

Deux commissions de six membres sont nommées, l'une pour la vérification des mandats, l'autre pour la réglementation des débats, étant entendu que ce ne sera pas la limitation.

Les Rapports moral et financier

Marcelle Brunet (Enseignement) se plaint du rapport du bureau sur la propagande féminine. Les femmes syndicalistes ont fait leur devoir en allant dans de nombreuses réunions.

Fréne, du Gaz, proteste contre le bureau qui a publié dans le rapport que la dernière grève « fut engagée avec une préparation insuffisante ».

Orsetti (Chaussure) signale l'attitude ridicule du bureau pour l'élection de la C.A. à la Bourse du Travail.

Bagot (Terrassiers) fait état d'un article inexact et tendancieux de Monmousseau paru dans l'*Humanité* sur les effectifs de l'U.D. Trois gros syndicats à tendance communiste ont perdu 3.500 syndiqués, et ce sont ces trois organisations qui possèdent les trois secrétaires départementaux.

Raynaud, secrétaire, répond que le bureau n'est pas responsable des articles de Monmousseau.

Marzloff (Électriciens) s'élève contre la fermeture de la clinique de Saint-Denis.

Chabonneau (Bâtiment) demande ce qu'ont coûté les Comités d'action. Il sollicite des explications sur le chapitre des prêts et divers, sur la Maison des Syndicats. Il signale la situation déficiente de l'U.D. Le Bâtiment avait proposé par économie de supprimer un secrétaire. Pourquoi le C. I. de Saint-Denis alloue-t-il une subvention mensuelle de 200 francs à un organe politico-syndicaliste ?

J.-B. Vallet (Bâtiment) trouve que l'U.D. a été administrée de façon déplorable. Les fonctionnaires se comportent comme des apprentis. La C.E., de 20 membres, est réduite à 7 ou 8.

L'Union aurait mieux fait de se consacrer à la propagande syndicale plutôt que de faire la besogne d'un parti extérieur. Elle n'a rien pu faire sans aller chercher le concours des politiciens.

Vallet rappelle la manifestation du Luxembourg. Il se plaint que le rapport soit muet sur le recrutement, et sur le via-ticium.

L'orateur fait ressortir la contradiction du rapport sur les C.I. Ces derniers sont louangés à la page 15 et diminués à la page 21.

Avec son esprit de tendance, le Bureau a voulu dominer ; il a éliminé des syndicats qui n'ont jamais boudé dans l'action, il a amputé l'U.D. de ses meilleures élégances, et l'a amenée à un bilan général de zéro.

L'opposition a maintenu ses effectifs. Elle est d'avis d'épurer la maison, car il devient impossible d'y respirer. Des syndicats ne veulent plus cotiser. La moralité du Bureau est en cause, il doit s'en aller.

Le délégué du S.U.E. attaque ensuite l'orientation qui est une déclaration de soumission envers l'Internationale Communiste.

Quant à l'Inhalatorium, Baptiste Vallet est formel : les Conseils syndicaux se sont prononcés dans l'ignorance, le Congrès se doit de blâmer cette opération malpropre et déplorable. C'est à la veille d'une grosse échéance que le Bureau a vidé la caisse de 35.000 francs, au profit d'un roublard, étranger au mouvement syndical. Les souscriptions ont été faites pour aider l'U.D. à acquérir l'établissement d'Auteuil, et non pas pour rembourser l'emprunt d'un individu.

Après une pérégrination très applaudie, où l'orateur magnifie le syndicalisme révolutionnaire appelant tous les exploitants, sans s'occuper de leurs opinions personnelles, à la bataille sociale contre les exploitants, la séance est levée à midi.

L'APRÈS-MIDI

La séance est reprise à 14 heures 30, avec le même bureau.

La validation des mandats amène Vial, du C.I. du 11^e, à parler des métiers. Il signale que ce syndicat, auquel il appartient, n'a pas discuté du congrès en assemblée générale, ni même au Conseil central. Voilà une organisation qui dispose ici de 12 voix et dont les représentants ne sont pas mandatés.

Plusieurs délégués interviennent et se plaignent d'avoir reçu trop tard les rapports du bureau.

Finalement, tous les syndicats admis par la commission de vérification sont ratifiés. Cent syndicats sont représentés par 48 délégués. Les 25 Comités intersyndi-

caux ont envoyé 42 délégués, qui ont voix consultative. Suivant les statuts, les 25 C.I. sont représentés au Congrès par leur Comité départemental qui a 3 délégués et qui dispose d'une voix.

Il est ensuite décidé de tenir une séance de nuit et de n'entendre le délégué conféral qu'après les votes essentiels.

La discussion reprend. Dado, Chauvel et Nilles défendent le bureau. Orsetti, Marzloff, Lechap et Liger se plaignent de la mauvaise gestion de l'U.D.

Un délégué du C.I. de Saint-Denis signale un réveil de conscience syndicaliste à Saint-Denis depuis que les militants se sont aperçus du travail néfaste fait par les politiciens.

Bruvier, des Fumistes en Bâtiment, demande des détails sur les dépenses faites au Pré-Saint-Gervais.

Raynaud, secrétaire, est à la tribune pour donner des explications sur Auteuil.

Bide, des Charcutiers-Salaissiens, demande si le docteur Arnold est encore propriétaire de l'inhalatorium. Raynaud répond qu'il ne tombera pas dans le piège et qu'il s'expliquera ultérieurement.

Raynaud donne lecture d'un acte de procès de vente passé entre l'Union et le docteur.

Marzloff demande à connaître la liste des médecins appelés à donner leur avis.

Raynaud déclare qu'il répondra plus tard.

Antourville fait le procès du bureau.

Brancion, secrétaire, est à la tribune. Il s'explique d'abord sur la grève du gaz, ce qui lui attire un démenti du délégué du gaz, Frère.

Une parenthèse s'impose. Lors de la grève du gaz, la section des employés fut appellée à se prononcer, comme les autres sections. Une majorité se prononça contre la grève. Brancion était déjà secrétaire syndical, en congé de la Société du Gaz. Il préconisa la grève, mais ne la fit pas. Pour la faire, il aurait du retourner son congé à la Société du Gaz, en lui signifiant son intention de prendre part à la lutte, ce qu'il n'a pas fait. Un point, c'est tout.

Brancion se plaint d'avoir été attaqué, alors qu'il a agi honnêtement. Il met en cause le *Libertaire*, en raison de l'article du Koch, paru hier, sur l'inhalatorium.

Le Congrès s'anime. Les délégués interpellent l'orateur. Dans les tribunes, les syndicats sont nombreux. Ils crient : « Vive le *Libertaire* ! » et ils protestent vigoureusement contre Brancion.

Il faut l'intervention de Racamond et de J.-B. Vallet pour ramener le calme.

Le syndicat du Gaz dépose une résolution déclarant qu'il votera le rapport moral, sauf la partie concernant la grève du gaz, et proteste contre les « calomnies » de gaz.

Brancion s'explique brièvement sur son rôle. Il reçoit la visite de deux délégués de l'Arac, et il a avancé 5.000 francs au docteur Arnold, garantis par un titre du Trésor de 7.000 francs, payable deux mois après. Les deux mois sont passés, le titre a été probablement touché, et les 5.000 francs ont été ajoutés aux 50.000 francs versés par la suite. Brancion a été approuvé par la C. E.

Raynaud défend son rapport. Selon lui, tout va bien. Il déclare qu'il présente une gestion régulière, serrée, en bonne situation.

La séance est levée à 19 heures.

B. BROUICHOUX.

(Lire la suite en dernière heure, en troisième page.)

Chez les communaux

L'assemblée générale des communaux eut lieu, hier après-midi, à la Bourse du Travail. Douze cents syndiqués au moins assistaient à la séance.

Tout de suite, le débat s'amorça sur l'autonomie du syndicat, préconisée par Costel et Verriers. Ce débat prit toute la séance.

La grosse majorité de l'assemblée s'affirme pour le *statu quo*, c'est-à-dire pour le maintien du syndicat des communaux dans la C. G. T. U.

En conséquence de ce vote, Costel et ses camarades du bureau et du conseil donnèrent leur démission. Ils furent remplacés par d'autres, que le P. C. aurait désignés en douce, s'il faut en croire certains orateurs et interrupteurs qui prirent la parole.

En tout cas, que le Parti communiste ne crie pas victoire.

Ne pas vouloir d'une autonomie qui ne peut aboutir qu'à une troisième C. G. T. ou à l'entrée des révolutionnaires dans celle de la rue Lafayette, ce n'est pas soutenir le Parti communiste.

Cela explique pourquoi Costel et ses amis ont ramassé hier une telle veste.

A propos d'unité

Considérant que depuis une année, les discussions de tendances se sont faites jour dans nos organisations, à tel point que nos adhérents ne comprennent plus rien de nos discussions et des polémiques engagées par les uns contre les autres, ont déserté successivement leur organisation et ont amené les syndicats à des états squelettiques ; étant chauds partisans, avant tout, de l'intérêt et du bien-être des travailleurs, il faut que disparaissent à tout jamais de nos organisations ces discussions intestines et malpropres qui nuisent au syndicalisme et à l'émancipation totale des travailleurs.

Aussi, après de mûres réflexions, nous pensons que ce n'est que par l'unité faite au sein des syndicats, en laissant de côté les questions de tendances et d'amour-propre que le syndicalisme reprendra sa véritable voie dans la société et lui donnera

toute possibilité de lutte contre le patronat, pour l'abolition du salariat, contre l'imperialisme, contre la réaction qui étreint plus que jamais la classe ouvrière.

Ne retirant rien de nos anciennes discussions sur l'unité, nous déclarons respecter tous droits et expressions de pensée.

La libre discussion permet aux représentants de diverses tendances de faire jaillir la lumière et de se prononcer en toute connaissance de cause.

Afin de ne pas tomber dans les erreurs ou dans les errements passés ; afin que les dirigeants des organisations ne puissent plus dire que l'unité n'est pas possible, nous affirmons plus que jamais, que l'unité n'aura sa véritable efficacité que si elle est faite par la base.

Donc, nous posons le problème de l'unité syndicale avec la ferme intention de le résoudre dans le plus bref délai.

Comme conclusion, nous demandons aux dirigeants des organisations centrales, aux syndicats, dans l'intérêt de tous les travailleurs, de passer au-dessus de toutes les mesquineries et au-dessus de leurs personnalités pour faire de nouvelles demandes à l'Union confédérée, d'entrer avec elle en pourparlers. Et cela pour qu'à l'avenir, nous puissions dire à la classe ouvrière quelles sont les responsables, qui, par mauvaise foi, ont jeté le désarroi et la confusion parmi les travailleurs.

René PETITBON.

Les dockers de Rouen

Enfin, camarades du port de Rouen, allez-vous de nouveau vous redormir sur la dernière victoire, où, grâce à l'organisation syndicale, vous avez pu arracher la pièce de quarante sous que des patrons rapaces avaient supprimée à l'époque de la faiblesse ouvrière ?

Croyez-vous, camarades, que le salaire soit en rapport avec le coût de la vie ? Non, car nous ne travauons pas tous les jours ; nous, c'est l'hiver qui est rude. Il faut du charbon, de la lumière, des vêtements chauds et de bonnes galoches pour les petits enfants, qui s'éloignent dans les logements insalubres des faubourgs.

Les denrées de première nécessité augmentent toujours, et les braves ménagères sont aux prises avec les pires difficultés. Il est difficile de se nourrir convenablement avec notre maigre salaire, et il est malheureux de voir, par ces temps froids et pluvieux, des dockers marcher en espadrilles, pendant que les magasins du port de Rouen, eux qui ne produisent pas, font bonne chère et vous éclaboussent avec insolence.

Camarades dockers, n'êtes-vous pas écœurés de tout cela ? Ne sentez-vous pas gronder en vous le sentiment de révolte ? Si oui, réveillez-vous, secouez votre torpeur, sortez de votre léthargie. Revenez au syndicat, n'écoutez pas les ragots des inconscients et des gens qui ont intérêt à ce que vous ne soyiez pas groupés. Surtout, n'oubliez jamais d'assister aux réunions pour vous éduquer, pour établir votre cahier de revendications et être prêts, le plus tôt possible, pour jeter par terre le régime capitaliste et aboutir à l'idéal syndicaliste : la suppression du salariat et du patronat.

René LAVARDE, des ouvriers du port de Rouen.

Malgré Bourges

Le résultat de ce Congrès ne nous a point surpris. Pouvait-il en être autrement ? Voici deux ans que la campagne avait été menée sournoisement. Rien n'avait été négligé, le mensonge et la calomnie avaient jeté sur ceux qui, courageusement, avaient voulu défendre le syndicalisme devant les partis politiques.

Nous avons vu les politiciens pratiquer un racolage pour obtenir la majorité. (Voir *Batum de Marseille*.)

La minorité du bureau confédéral et de la C. E. avait été bâtonnée ; elle ne put s'expliquer suffisamment ni se défendre à partie égale. La majorité disposait de la caisse confédérale et aussi du concours du P. C., qui a une presse nombreuse, l'Argent et des permanents.

Devant ces faits, la minorité aurait-elle assez de cohésion dans l'action pour se défendre et pour défendre le syndicalisme ?

Ce qui doit également nous préoccuper, c'est ce que va faire la majorité dans l'avenir. Grisés par son succès, fera-t-elle comme Jouhaux, en 1919, à Lyon, qui croyait avoir pour toujours enterré le syndicalisme révolutionnaire, qu'il vit rebondir plus fort que jamais quelque temps après ?

Aussi, nous devons nous tenir en éveil et dévoiler toutes les manœuvres des politiciens communistes, afin de montrer à la classe ouvrière son véritable chemin.

Nous sommes persuadés que les événements nous donneront raison bientôt.

DEVANT.

Camarade peintre, actuellement boycotté, fait tous travaux de peinture. S'adresser à Lachèvre, 9, rue d'Austerlitz, Le Havre.

Terdière, 14, rue J.-J. Rousseau, demande des travaux de menuiserie.

Le camarade de Marseille ayant envoyé renseignements à Lachèvre devrait lui donner son adresse.

Duk est prié de passer chercher lettre au journal.

Salsendi. — Bien reçu 5 francs.

Le Lay. — Bien reçu.

Le camarade Thébaut-Fréjus demande des nouvelles de la camarade Marcelle Dorizon.

Écrit à Ted, au *Libertaire*.

Un copain de Bicêtre voudrait former un groupe entre Bicêtre, Gentilly, Arcueil et Villemomble.

Se ruega à queen sepa la dirección de Juan Arco la envie por el « *Libertaire* » a las columnas del mismo.

</div